



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Pierre LEFRANC – Premières résistances
Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

Pierre LEFRANC né en 1922 rejoint la France Libre en 1943 après être passé en Espagne et avoir été incarcéré dans la Prison de Miranda. Il sortira de l'Ecole des Cadets de la France Libre avec la promotion 18 Juin en juin 1944. Durant la guerre, il participera à des missions du BCRA dans l'Indre, puis en Charente maritime, et enfin au sein de la Première DFL.

Après la guerre, il rejoindra l'entourage du Général de Gaulle auprès et sera l'un des animateurs et fondateurs du Gaullisme.

Il sera aussi le président de l'amicale des cadets de la France libre et le fondateur de l'Institut Charles de Gaulle.

Le récit qui suit relate ses souvenirs de 1940 alors qu'il est étudiant en droit à Paris.

Ce récit est extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté 1940-1945" paru en 1976

Septembre 1940

Ma première rencontre avec un soldat allemand date de septembre 1940. J'ai dix-huit ans.

Trop jeune pour avoir été mobilisé, je rentre à Paris pour continuer mes études.

Comme tout le monde, au milieu de juin, j'étais descendu vers le sud au volant de l'antique Ford familiale, et j'avais tenté, à Port-Vendres, de m'embarquer sur un torpilleur polonais ; mais, repoussé par l'équipage et ne trouvant aucune autre possibilité de départ, j'avais regagné notre maison de vacances en Corrèze.

Je n'avais ni entendu ni lu l'Appel du général de Gaulle mais je me révoltais en écoutant les injonctions au renoncement du vieux maréchal et ne pus m'empêcher de jeter en quelques phrases virulentes mon indignation sur une feuille de papier, puis, tout fier du rôle que je jouais soudain dans les affaires publiques et voulant donner le plus grand écho possible à ma prise de position, je me précipitai à la recherche d'une machine à écrire. Je me vois encore poussant tout au long de la rude côte menant à la maison ma bicyclette alourdie de la vieille Remington qu'on avait bien voulu me louer après avoir vérifié mon identité et mon appartenance à une famille honorablement connue. Comme on le voit, la fabrication de ce premier tract ne fut pas entourée de toute la discrétion souhaitable !

Tapée à deux doigts, en multiples exemplaires, cette protestation malhabile fut glissée dans les boîtes aux lettres des notabilités de la ville. Le maire eut droit à une première frappe. La paternité de cette modeste action devait, plus tard, être revendiquée par un autre aujourd'hui disparu. Qu'importe !

Elevé dans le respect de la démocratie, bercé par le récit de l'existence de mes ascendants qui s'étaient battus et avaient connu la prison pour elle, je fus scandalisé par la décision du Parlement d'enterrer la République et c'est avec colère que je rédigeai mon envoi suivant. Dès lors, chaque semaine je passais une nuit à déposer des plis dont le contenu, du fait des abandons successifs, montait de ton.

Chez moi l'atmosphère était celle de la consternation et de la révolte. Le prix payé, génération après génération, faisait que chacun se sentait concerné par le malheur du pays.

Discussions, hésitations sur le parti à prendre se succédaient, j'envisageai même de me consacrer à l'agriculture, mais finalement la nécessité des études l'emporta et le retour à Paris fut décidé.

Ma jeune sœur et moi voyageons par le train. Le convoi entre lentement dans la gare de Vierzon qui marque la ligne de démarcation ; il s'arrête.

Mon premier soldat allemand est installé sur une des passerelles qui supportent les signaux. Sa main est posée sur une mitrailleuse. Nos regards se heurtent. Dès cet instant jusqu'à une nuit en Allemagne quatre années plus tard, tout Allemand civil ou militaire ne sera pour moi que la matérialisation d'un mal affreux qu'il faut abattre sans merci. Pendant toute la lutte, je m'efforcerais de conserver la résolution de ce premier affrontement.

Paris demeure intact mais la ville est souillée par la présence des occupants. Les bâtiments publics sont marqués de la croix gammée et les bombardiers passent et repassent au ras des toits avec la mission de nous rappeler notre malheur.

Le contact avec l'Université se révèle désespérant. Le sentiment affiché est le remords. De refus, de sursaut, de volonté de sauver notre âme, nulle trace.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Pierre LEFRANC – Premières résistances Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

Les professeurs ne parlent que de juste châtiment, de punition méritée, etc. Toutefois mes camarades retrouvés et moi ne nous sentons aucunement responsables du désastre et n'acceptons décidément pas la conclusion à laquelle on essaie de nous mener, à savoir que le jazz, notre vie dissolue, les vestes longues et les pantalons étroits sont causes de la défaite de la France.

Au pontifiant personnage de l'École des sciences politiques qui s'efforce de me convaincre, je m'empresse d'expliquer que, vu mon âge, n'ayant pu prendre part à quelque vote et décision que ce soit et n'ayant jamais porté l'uniforme, je ne saurais être considéré comme fautif des erreurs politiques ou militaires des dirigeants. Mais cela ne lui suffit pas. Il en faut plus pour convaincre ce monsieur qui me recommande vivement de me pénétrer de ma culpabilité, de baisser la tête et de filer doux si je prétends à des notes honorables et souhaite demeurer dans son respectable établissement qui ne tolère pas les mauvais esprits. Ce climat d'acceptation ne me convient décidément pas et je vais, dès lors, consacrer mon temps et mon énergie à la recherche d'un groupe partageant ma révolte plutôt qu'à la préparation des cours.

Ma recherche de ceux qui ne considèrent pas la défaite comme définitive est une entreprise décevante. Les héros de 1914-1918 par lesquels je commence ma tournée sont tous maréchalistes, pensez donc, le vainqueur de Verdun ! Les officiers revenus de Dunkerque ou de l'Est, mal remis de leurs malheurs et pas très fiers d'eux-mêmes, parlent de la puissance irrésistible de l'ennemi et du caractère inévitable du mouvement vers l'arrière.

Ces hommes honorables sont, de plus, dégoûtés de la République. Les jeux parlementaires, marchandages, compromis, manœuvres et contre-manœuvres auxquels les élus successifs ont consacré leurs talents, se confondent pour mes interlocuteurs avec la démocratie et bien des paroles de M. Hitler sur la dégénérescence du système représentatif trouvent de l'écho en leurs esprits. Pétain avec sa formule : « travail, famille, patrie », son dégoût proclamé des mensonges qui nous auraient fait tant de mal, ce fatras d'ordre moral et de bons sentiments plaît à mes honnêtes concitoyens aussi résolument décidés à abandonner les principes de liberté, d'égalité et de fraternité qu'ils juraient quelques semaines plus tôt être prêts à se faire tuer pour eux. Il est vrai que cette attitude n'avait pas dépassé l'état de discours et qu'ils ne s'étaient pas fait tuer.

C'est par un voisin, concierge, que je connus mon radio amateur. Résolu, bon technicien, mais naïf, ce garçon s'efforçait d'entrer en communication avec Londres.

Il travaillait dans le fond d'une cour et montait tranquillement une antenne sur son toit. La mise au point d'une liaison fut, en ces premières semaines, notre souci à tous deux mais nous tombions plus souvent sur des correspondants militaires allemands que sur l'ami qui se serait exclamé avec un fort accent anglais : « Hurrah, nous vous attendions pour continuer la guerre ! » Nos tentatives, hélas, se heurtèrent au silence. Nous pensions que cette absence de réponse signifiait qu'on pouvait se passer de nous et qu'un système de transmission perfectionné fonctionnait déjà. Ah, si nous avions su combien était grand le dénuement, nous aurions renouvelé nos appels toutes les nuits durant !

Je ne me souviens plus du nom de mon spécialiste et lorsque je sortis de prison, trois mois plus tard, il venait d'y entrer. L'antenne ayant atteint une hauteur de plus de huit mètres et ne pouvant passer pour un mât de cocagne avait quand même fini par attirer l'attention de ces messieurs.

Novembre 1940

Dans les facultés, des corporations se mettaient sur pied. Le but annoncé était de faciliter les rencontres entre les étudiants et leurs maîtres. Mais la réalité était autre et, par ce moyen, le nouveau pouvoir souhaitait réaliser une étroite surveillance de la jeunesse. Paradoxalement c'est dans ce cadre, heureusement détourné de son objet, que s'organisa à la faculté de Droit la manifestation du 11 novembre 1940. A l'origine il n'était question que d'accomplir, à l'occasion de cet anniversaire, un geste symbolique devant les monuments commémoratifs de la grande guerre dans les facultés, mais les responsables de l'université, craignant sans doute que l'affaire ne dégénérait, eurent la lâcheté de nous interdire l'accès des bâtiments officiels. Dès l'annonce de cette capitulation supplémentaire, le mot d'ordre fut lancé et les machines à polycopier se mirent à tourner pour inviter les étudiants à se réunir autour de l'Arc de



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Pierre LEFRANC – Premières résistances Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

Triomphe, témoin et symbole des sacrifices et des fiertés du passé, et où les Allemands dont le tact n'a jamais été la plus grande qualité venaient d'annoncer qu'ils allaient se rendre pour ranimer la flamme.

La matinée du 11 novembre fut consacrée au souvenir et de modestes bouquets de fleurs s'amoncelèrent autour de la dalle. On faisait la queue sur le pourtour de la place et la police laissait traverser par petits groupes.

Vers le milieu de l'après-midi les jeunes débarquèrent en nombre et la température monta aussitôt.

J'étais avec mon cousin, un garçon solide et rien moins qu'un exalté. Contrairement à moi, il ne croyait pas que nous allions, en cet après-midi, faire vaciller la puissance allemande. En traversant la place de la Concorde, je lui expliquai que les grandes actions commençaient toujours par un petit signe et qu'il fallait qu'on sache partout, à Berlin comme à Washington, que les Français n'acceptaient pas. La distance entre l'obélisque et les fontaines muettes du Rond-point était sans doute trop courte pour que je parvinsse à le convaincre. Il ne croyait pas que les jeunes garçons que nous étions eussent une vocation à représenter la France en quoi que ce fût et une chance de retenir un instant l'attention de personnalités plus haut placées que l'agent de police du coin. C'est en vain que j'avais recours à Léonidas et Garcia Lorca quand nous tombâmes sur le siège du Parti français National-Collectiviste. A considérer les chemises brunes, les baudriers et les bottes dont ces jeunes imitateurs étaient revêtus, on aurait pu croire que leur zèle militant se mesurait au degré de leur ressemblance avec les nazis. Nous étions pressés de nous renseigner sur leurs objectifs et les hommes éclairés qui se tenaient raides derrière le comptoir d'accueil nous déclarèrent avec l'accent du faubourg Saint-Germain et sans hésitation : primo que le Führer avait toujours raison, et secundo que le goût des Français pour critiquer les décisions de ceux qui savaient où se trouvait le bien du peuple les avait menés là où ils méritaient d'être, c'est-à-dire au-dessous de tout. La discussion tourna subitement à l'aigre lorsque ces messieurs — après nous avoir expliqué que le salut nazi qu'ils pratiquaient voulait dire : je viens à toi sans arme nous présentèrent des bulletins d'adhésion. Sans concertation préalable de notre part, ces dévoués propagandistes reçurent leurs papiers en pleine figure ; il va de soi non remplis. Nous étions en force et la belle boutique fut rapidement mise à sac, dépliants jetés sur le trottoir et affiches déchirées.

Un chantier voisin fournit les pavés qui firent voler en éclats la vitrine et brisèrent les panneaux photographiques où juifs et communistes étranglaient Madame la France déjà poignardée dans le dos par un certain M. Churchill.

Nos aspirants nazis français ne réagirent pas sinon en filant par la porte du fond et cette minuscule victoire fit aussitôt naître en nous l'illusion de la puissance.

Mon cousin commençait à y croire. Notre groupe grossissait et, comme dirait un illustre prédécesseur, nous nous vîmes plusieurs centaines en arrivant à l'Étoile !

Sous l'Arc, dans le perpétuel courant d'air et devant ces chagrins étouffés que représentaient les pauvres fleurs déposées par les Parisiens, jaillit une ardente Marseillaise.

Quelques minutes plus tard plusieurs militaires allemands qui sortaient paisiblement d'un magasin les mains chargées de paquets, sont pris à partie, sifflés, injuriés, puis bousculés, et nous avons la satisfaction de les voir prendre la fuite. Nous nous intéressons ensuite à deux hauts gradés dont la voiture, vitres brisées, est secouée comme un panier à salade et qui ne parviennent à se dégager qu'en fonçant sur nous.

— Ça chauffe ! reconnaît mon cousin.

Et voici ce que nous voyons : un employé de la ville, un balayeur de trottoirs, s'est immobilisé, appuyé sur son simple ustensile de bois et de branches, il suit du regard un superbe officier qui se dirige à grands pas vers l'abri de la bouche de métro. Soudain notre homme brandit à deux mains son balai et en assène un maître coup sur l'oberleutnant. Ce dernier, pris par surprise, vacille ; le balai s'abat à nouveau. L'officier porte la main à son pistolet mais la foule a vu, elle crie, les poings se tendent, le militaire se met à courir et dégringole l'escalier de la station sous les injures de l'assistance. Le balayeur, un homme âgé, soulève sa casquette et de son bras s'essuie le front.

Voici le signe de l'histoire, c'est le premier sursaut venant des profondeurs. L'espoir est donc permis, plus, c'est un devoir. Une ardeur nouvelle nous saisit. L'œil de mon cousin brille. Nous nous prenons par



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Pierre LEFRANC – Premières résistances
Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

le bras avec dix autres et parcourons l'avenue une fois encore. Il n'y a plus un Allemand sur les trottoirs maintenant noirs de monde.

Les chants et les clameurs se succèdent. Le nom de De Gaulle est déjà, pour tous ces jeunes, synonyme d'honneur et de liberté, il est cent fois lancé et cent fois repris à pleine voix.

— Les voilà ! me dit mon cousin.

Au pas cadencé, dans un ordre parfait, une compagnie de la Wehrmacht, officier en tête, remonte l'avenue.

C'est pour nous. Oui, les voilà. Ils seront toujours au rendez-vous pendant cinq années. C'est leur rôle. Rendons-leur cet hommage qu'ils n'arriveront en retard que rarement.

Les soldats se déploient en demi-cercle autour de l'Arc. Nous entendons distinctement les commandements. Les tireurs se couchent derrière leurs armes. Les clameurs se sont tues, d'un côté comme de l'autre, les acteurs sont figés. Avec mon cousin, nous sommes au coude à coude.

Ça va craquer. Ai-je peur ? Oui et non. Nous nous sentons vulnérables devant cette mécanique comme du cristal qu'un choc va volatiliser, si désarmés, mais aussi à l'instant nous devenons une réalité, nous existons, nos cris ont brisé le silence qui entourait le grand corps. Dans un instant va se produire l'événement.

Le bruit éclate.

Ce premier coup de feu annonce au monde que la France est vivante !

Je me trouve à la hauteur de la rue de Presbourg et obéis, sans le savoir, au principe de base du combat de rue, c'est-à-dire que je m'empresse de mettre l'angle d'un immeuble entre les tireurs et moi. Au-dessus de ma tête, sur la façade sautent des éclats de pierre. Ils tirent au-dessus de nous, sans cela nous serions déjà tous atteints.

La première vague de soldats nous poursuit ; devant nous s'ouvre, vide, l'avenue Marceau. Magnifique champ de tir. J'entrevois le geste très olympique du lanceur de grenade. Une explosion dans mes jambes, je suis soulevé du sol et boule comme un lapin.

Me voici étendu sur le vieux macadam parisien. Des bottes sont passées à quelques centimètres de ma tête. Curieux décor pour un baptême du feu, celui des promenades dominicales et du parcours d'un autobus familial.

Ça tire et explose un peu plus loin vers la Seine. « Il faut décamper sinon ils vont me prendre », pensai-je, mais ma jambe gauche se dérobe. Je suis blessé. Imperméable et pantalon déchiquetés, je regarde le sang sur ma main.

- *Raus.*

Il y a une deuxième vague. On me prend sous les bras, on me traîne jusqu'aux Champs-Élysées.

L'avenue, comme par enchantement, s'est vidée. Une autre compagnie stationne le long du trottoir. Nous sommes une trentaine, les mains en l'air, tournés vers le mur. Nous nous regardons, nous ne nous connaissons pas. C'est la toute première avant-garde.

Un camion nous transporte jusqu'à l'hôtel Continental. Parqué dans la cour, notre petit groupe s'augmente du contenu d'autres camions, et nous sommes bientôt environ une centaine. Nous recevons l'ordre de marcher de long en large. Mon problème immédiat consiste en la disparition d'un paquet de tracts et, naturellement, d'une liste d'adresses ; quel débutant je suis ! Manger une feuille de papier ne paraît pas une affaire, mais à la moitié de la première je n'ai déjà plus de salive et je ne connais aucun de ceux qui m'entourent pour demander de l'aide. Heureusement, il y a des jardinières et, prétextant de ma jambe, je réussis à m'asseoir sur l'une d'elles, et à y enfouir quelques feuilles. Sous la pluie le va-et-vient continue. Mise à part notre émotion à la suite d'un maniement d'armes inquiétant, et la présence d'officiers bien classiques, cigares aux lèvres et verres en main qui, écartant négligemment d'épais rideaux, viennent regarder les malingres représentants d'une France qu'ils croyaient morte, il ne se passe rien. Puis l'on nous fait pénétrer dans l'hôtel et prendre place dans une salle de réunion. Là, un personnage impressionnant par sa tenue et la qualité de son français nous explique que nous ne sommes pas tout à fait dans la ligne admirable du vainqueur qui maîtrise sa victoire et du vaincu qui domine sa défaite. Il nous annonce avec



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Pierre LEFRANC – Premières résistances Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

des regrets dans sa voix distinguée que nous sommes en état d'arrestation. Je profite de l'agitation qui suit ce discours pour obtenir de me retirer dans les confortables lavabos de l'hôtel et opérer la liquidation de mes compromettants papiers. Du temps que j'y reste, le soldat qui m'accompagne doit conclure que les émotions de la soirée n'ont pas été sans conséquences intimes, et cette idée, sur le moment, me contrarie.

Après une fouille minutieuse, on nous réembarque ; il fait nuit noire. Je décide de m'échapper. Constatant que nous sommes entre nous, je m'arrange pour m'asseoir à l'arrière du camion. Après quelques tournants j'écarte la bâche et reconnais la place de la Concorde, mais je vois aussi, à trois mètres derrière, un side-car, dont l'un des passagers braque dans ma direction sa mitrailleuse, sans doute pour me faire comprendre ses intentions. Toutefois, je pense à tenter ma chance, mais réalise soudain que ma jambe ne me porte plus.

Premier arrêt devant un autre hôtel, je crois que c'est le Majestic, pour l'établissement d'une fiche d'identité. Que répondre aux questions : que faisiez-vous aux Champs-Élysées ? Quel était le but de votre manifestation ? L'homme assis derrière sa table le sait fort bien ; quant à nous, si certains s'étaient trouvés là sans grande conviction, ils sont maintenant tout à fait résolus. Je ne me souviens plus de ma réponse à ce premier interrogatoire, mais ce que je n'ai pas oublié, c'est l'ordre et la méthode qui régnaient dans ce bureau, et le sentiment que j'éprouvais de notre faiblesse devant une telle organisation ; je réalisais combien serait long le chemin qui s'ouvrait devant nous et l'énormité des obstacles qui nous attendaient. Les étudiants éprouvés, dont les vêtements étaient déchirés et parfois tachés de sang, si vite transformés en prisonniers, constituaient, dans ce décor doré et aux prises avec cette mécanique, un contraste frappant. Toutefois ils gardaient contenance, leurs voix demeuraient fermes et leur attitude digne. J'en ressentis une satisfaction qui vint renforcer ma propre assurance et dissiper un certain pessimisme qui commençait à poindre.

Nous repartons, cette fois parcours plus long, on ouvre et ferme de lourds battants ; des voix françaises, une pièce vivement éclairée où je parviens péniblement, avec l'aide de deux camarades ; au mur une affiche : Prison de la Santé — Règlement.

Quelle délicate attention, on nous fait garder par des Français

Passage au greffe, remise des cravates, des ceintures et des lacets de chaussures. Le gardien s'impatiente que je ne puisse monter seul l'escalier en colimaçon. Je fais connaissance d'une division avec sa nef garnie de balcons et de portes, d'une cellule, du bruit des verrous. Je tombe sur la paillasse. Le gardien me dit : « Voilà ce que c'est est que d'être l'imbécile. Paraît qu'ils vont tous vous fusiller. Ça s'ra bien fait pour vos gueules. Profite de ta dernière nuit, p'tit morveux. »

Je reprends mon souffle et reste là avec ces mots plantés en moi.

La douleur de ma jambe ne m'accapare plus. Une angoisse inconnue prend corps, grandit, déploie ses ailes noires, quoi ? je vais mourir !

Il faut mourir pour des idées, pour quoi d'autre offrirait-on sa vie ? C'est pour des idées que les hommes présentent leur poitrine aux coups. Quoi d'ailleurs de plus élevé que de donner tout pour rien, ou presque. Mais les idées, les plus élevées comme les plus modestes, ne sont-elles pas un peu vides ? Je passais en revue toutes celles qui m'avaient poussé et m'efforçais de les dépouiller pour trouver, au-delà des mots et des clichés, les vérités. Les questions s'enchaînaient les unes aux autres, chacune en appelait une autre, une certitude cachait une nouvelle interrogation. Alors ? Je cherchais ce qu'il restait.

Ce soir-là, je compris, pour toute ma vie, que seule demeurait indiscutable la dignité de soi. C'est une valeur subjective, elle varie avec chaque femme et chaque homme, mais pour chacun elle est la vérité, la vérité absolue, que personne d'autre ne peut contester. Au bout du chemin, à la fin des discussions, il reste cela, l'image qu'un être humain se fait de sa propre dignité.

En écrivant ces lignes, trente-cinq années plus tard, après nombre de débats, de rencontres et de drames, je ne reviens pas sur ma découverte de cette courte nuit. Elle reste la seule indiscutable.

Le moment était venu d'assumer les conséquences de mes actes. Ma propre dignité serait donc satisfaite par ce qui allait être les circonstances de ma mort.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Pierre LEFRANC – Premières résistances Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

Mais quoi ? Rendre son capital de bonheur pour si peu N'être plus rien, déjà, si tôt !

Ma vie m'apparaissait bien vide encore, et voilà qu'on voulait me la prendre ! Des études, des vacances, des amourettes, et mon existence allait être coupée alors que tout commençait. L'échauffourée de ce 11 novembre 1940, ce n'était qu'un début. Sans doute avions-nous atteint notre objectif : on parlerait de l'affaire, le général de Gaulle saurait que la jeunesse le suivait ; certes, le monde apprendrait que la France, jusqu'alors inanimée, venait de bouger, mais échanger ces quelques minutes contre le néant, je trouvais que c'était cher payer.

A peu de distance passait le métro, j'entendais les rames se succéder. Sans doute étaient-elles comblées de ceux qui revenaient du spectacle, échangeant leurs impressions, ignorant l'événement du jour avec, devant eux, une nuit et un lendemain semblables aux précédents, sans échéance, sans l'image d'une peur affreuse, d'une douleur terrible.

Regardant autour de lui, l'enfant de bourgeois que j'étais compris, d'un coup, ce que représentait la prison en fait de misère et d'avilissement.

Du coin de la ténacité vint un bruit, je soulevai le couvercle de bois et perçus des voix ; on parlait par ce système de communication nauséabond mais efficace. Les abonnés s'appelaient entre eux. « Il paraît qu'on vient d'amener un lot de morveux qui se prennent pour des héros » annonça une voix dont l'accent ne rappelait pas le boulevard Saint-Germain. « Les morveux t'emmerdent », lui répondit un porte-parole improvisé, puis cette voix jeune, d'abord hésitante et s'affermissant, entonna le premier couplet de la Marseillaise, repris par deux, puis par dix voix. Sans doute était-ce la première fois, depuis que la nuit était tombée sur la France, que le vieil hymne à la liberté s'élevait dans une prison ; en combien d'autres dramatiques occasions allait-il y retentir !

Les murs étaient couverts de graffiti. A côté des inscriptions relatant comment Pierrot ou Gustave étaient « tombés », assorties de commentaires sur les principaux traits de caractère de ceux qui les avaient « donnés », j'ajoutai la mienne dont le style volontairement étudié et le contenu d'inspiration élevée, tranchait quelque peu !

Il y avait aussi le souvenir de Carole. Un camarade me l'avait présentée, au quartier Latin, dans le sous-sol d'une librairie où nous écoutions des disques en buvant du café au lait. Elle était apprentie comédienne et si belle que j'en fus paralysé. Je vis tout de suite qu'elle n'était pas pour moi, et laissai cette merveille aux plus hardis qui osaient la tutoyer et lui prendre le bras.

Le destin fit qu'elle se réfugia à Brive. Je l'y rencontrai un soir brumeux de novembre, drapée dans une grande cape, et j'employai l'hiver de la guerre à lui faire la cour.

A cause d'elle, les journées tragiques de l'été quarante, partagées entre la révolte et l'amour fou, furent aussi délicieuses. Très vite, elle dut, faute de moyens, quitter l'hôtel, et mon cœur n'y tenant plus, j'obtins de ma généreuse famille qu'elle bénéficiât de notre hospitalité à la campagne où nous recevions tous les amis perdus.

Oui, un amour fou parce que désintéressé et pur, comme ceux de cet âge béni. Ma passion crevait les yeux, et les spectateurs raisonnables s'affolèrent légitimement. Je ne voulais rien entendre et parlais de partir avec elle, c'est dire que les rapports familiaux traversèrent une période orageuse.

Malgré mon aveuglement, il m'arriva de percevoir dans les récits de ma cigale quelques contradictions, et de m'étonner de certaines absences qui duraient plus d'une nuit et qu'on justifiait par la visite inopinée d'une cousine.

L'explication, je la souhaitais et la redoutais à la fois. Elle se produisit et je faillis bien succomber, une fois encore, au charme de la demoiselle, mais, heureusement pour moi, la jeune première ne possédait pas encore assez de métier et tombait dans l'excès. Vouloir me persuader que l'homme avec lequel je l'avais surprise en sentimentale conversation au bar de l'hôtel était un vieil oncle rencontré par hasard, se jeter sur un lit en parlant de mettre fin à ses jours, etc., exige une habitude de la scène qui, grâce au ciel, lui manquait.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Pierre LEFRANC – Premières résistances Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

J'éprouvai une impression de déchirement en la voyant partir. Nous avons parcouru ensemble les douze collines qui précèdent les Causses, partagé le pain chaud des boulangeries de campagne, ri et chanté d'un même cœur, j'avais eu chaud et froid pour elle... nous avons été heureux.

Sous le pont de fer, j'avais attendu le passage de son train. A son bruit de tonnerre s'était dissipé mon rêve d'adolescent. Cette sorte de découverte des réalités, de démystification, doit arriver un jour à chacun de nous ; personne n'y échappe, n'est-ce pas ?

Dans la cellule, au plus profond de ma rude solitude, me tourmentait le besoin d'une affection et d'une main dans la mienne. A l'image de Carole que j'imaginai attendrie, un peu de froid se retirait de moi... mais c'était trop tard. Ce froid ne céderait pas, il était chez lui, dans cette antichambre sordide.

Quand je me remémore aujourd'hui cette nuit de glace et d'angoisse, le regret me vient d'avoir consacré alors mes pensées à une personne de peu de qualité. Pour me réconcilier avec le romantique amoureux de la cellule 92, je me persuade que dix-huit ans est l'âge habituel pour ces accès de langueur et que la beauté de l'âme de l'objet aimé ne fait, le plus souvent, rien à l'affaire.

Jamais je ne revis Carole.

Simone de Beauvoir raconte dans l'un de ses livres que Carole passa le printemps de 1944, devant une table du café de Flore, à travailler un rôle de Jeanne d'Arc.

Ainsi, un destin plein de fantaisie voulut-il qu'en même temps, chacun de notre côté, nous eussions en tête le même souci de la libération de notre pays. Il est vrai que Carole, aveugle sans doute à ce qui l'entourait, était en retard de plusieurs siècles.

J'appris à la fin de la guerre qu'elle était morte quelques semaines avant que Paris ne redevînt libre.

Etendu sur la dégoûtante paille, claquant des dents sous la puante couverture, j'imaginai donc toutes les joies qui m'échappaient. Ce n'était pas la peur de mourir qui m'habitait, mais le regret de la vie. Je n'avais pas été obsédé par l'idée de la mort, élevé sans religion, sa menace n'avait pas été constamment brandie, je la voyais comme une fin, une non-vie, un sommeil sans rêve dont on ne se réveillait pas. Je trouvais seulement que l'heure de dormir était terriblement proche. J'aurais voulu jouer encore un moment avec le monde qui m'entourait, avec ses ressources innombrables, les arbres, les livres, les êtres...

Ce qui importait maintenant était de tenir le coup pendant les dernières minutes. Pas si mal déjà de réussir sa mort. Mais parviendrais-je à cesser de trembler ? Laisserais-je une lettre ? Que dire ? Faudrait-il essayer de chanter, de crier Vive la France ? C'était court pour tout exprimer, mais cela paraissait convenir à la situation et donnerait de la grandeur à l'ensemble. Qui avait dit : ce n'est pas de peur mais de froid que je tremble ?

Ma famille pleurerait et ma photographie rejoindrait celles de mon père et de mes deux oncles sur la même cheminée.

Ferait-on le silence sur mon sort comme sur la fin honteuse de débordements inavouables ou, au contraire, en serait-on fier ? Que penseraient mes camarades : un héros ? Un imbécile ? Mon grand-père arriverait-il la tête haute à l'Institut ou redouterait-il le muet reproche de ses collègues ? De Gaulle connaîtrait-il un jour mon nom ?

Je luttais contre le sommeil, il restait si peu de minutes. Je me sentais comme le cœur d'un monde, relié à des êtres, à des objets, à des sensations et cet univers complet allait cesser d'être. Et la terre continuerait, les femmes et les hommes vivraient comme si l'équilibre restait inchangé.

Ma pensée revenait malgré moi vers les derniers instants. J'essayai d'en repousser l'idée, de rêver à des chemins de campagne, à mes paysages de prédilection, à de bons souvenirs. Je tentai d'imaginer une conversation avec l'un ou avec l'autre, un dialogue avec une jeune fille idéale, rencontrée un jour ensoleillé. Je m'efforçai d'inventer un miracle : une révolte générale qui viendrait nous délivrer ; non, je retombai sur ma peur de l'instant où la porte s'ouvrirait, de l'arrivée des soldats et de ma marche vers une cour, vers un mur...

Si encore nous sommes tous réunis nous nous soutiendrons. Je revoyais en pensée le tableau de Goya, le bras levé de celui qui va tomber sur les corps de ses frères et la bouche lançant les ultimes paroles. Mais



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Pierre LEFRANC – Premières résistances Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

si certains camarades ne tiennent pas, crient ou supplient, ne sera-ce pas pire ! Alors peut-être vaudrait-il mieux être seul, se cramponner à son courage, penser à autre chose très fort, croire à un cauchemar, essayer de retrouver une musique, la chanter pour soi. La fin de la neuvième symphonie. La voilà, je suis dans un fauteuil au théâtre des Champs-Élysées, à l'orchestre pour cette fois, les nuages vont s'écarter...

Il n'y eut pas d'aube parce que la lumière n'avait pas été éteinte. Je me réveillai sous l'ampoule blafarde. Où étais-je, quelle était cette odeur ? Quelle effrayante menace pesait sur moi ? Que contenait donc d'horrible cette journée ? Ah oui ! La mort. Ma jambe me brûlait dès que je bougeais et, pourtant, il me fallait me lever pour accueillir les derniers visiteurs. Debout sur un pied, je mettais de l'ordre dans mes vêtements et mes cheveux lorsque j'entendis des pas dans la galerie. On s'occupait de mon voisin. Aucun bruit particulier, aucun chant. J'attendais, glacé, toute mon énergie rassemblée pour ne pas trembler.

La porte s'ouvre : un gardien et deux auxiliaires paraissent. L'homme en uniforme me regarde, me réchauffe d'un bon regard, je dois être un peu pâle, et me lance « Eh bien, quoi, n'aie pas peur petit gars, c'est le jus. »

Je ne peux pas répondre et, mes forces dénouées, je glisse le long du mur.

A Fresnes où je fus transféré pour une intervention à ma jambe — l'affaire fut faite sans anesthésie sans doute pour me laisser un souvenir durable — les cellules voisines étaient occupées par deux capitaines des sapeurs-pompiers parisiens, arrêtés pour avoir établi de faux certificats de démobilisation. En face résidait, malgré lui, un drogué qui hurlait la nuit et le jour en réclamant sa dose. Le bibliothécaire était un faux fakir rendu célèbre par la publicité qu'il faisait passer dans les journaux. Il m'avoua qu'il n'avait pas prévu son arrestation ni d'ailleurs la défaite et, qu'en conséquence, il craignait d'avoir à changer de métier. Les bonnes sœurs étaient aidées par un garnement incarcéré pour la vente d'images qui n'étaient pas saintes. Ce gros garçon soignait une mauvaise maladie et je ne fus pas peu surpris de le trouver un matin à la salle de pansements baignant, sous la surveillance des religieuses, l'objet de ses soucis dans un verre de lait.

Je ne savais pas ce qui m'attendait : un long séjour en prison, l'envoi en Allemagne, peut-être même l'idée d'une exécution pour l'exemple n'était-elle pas encore exclue par ceux qui me tenaient. C'est dire que la petite flamme de l'angoisse demeurait bien vivante.

Après un mois de solitude complète — c'est long — quelques interrogatoires à peine brutaux et deux colis de vêtements, nous fûmes libérés. Mon cousin avait été également arrêté avenue Marceau et retenu le même temps que moi, mais à la prison du Cherche-Midi, établissement tenu par les Allemands, où l'accueil consistait en un méthodique passage à tabac.

Au greffe de la Santé, lors de la levée d'écrou, aucune explication ne nous fut donnée. Nous apprîmes seulement que « les autorités d'occupation », soucieuses de notre avenir, nous demandaient de passer signer chaque jour dans un commissariat de police.

Incapable de marcher, je quittai cette sinistre maison sur la voiture à bras d'un « Bois et Charbon » qui passait par là. Il voulut bien me transporter jusqu'à la rue d'Assas.

Heureux de pouvoir enfin parler à quelqu'un, je dis à cet inconnu d'où je venais, pourquoi j'y étais et comment j'avais été blessé. Malgré le manque de dignité de ma situation, entre un sac de boulets et des margotins, je lui fis part avec une certaine emphase dont on m'excusera peut-être, de ma résolution de continuer. Il me regarda alors avec un éclair dans son œil plus noir encore que son visage et répondit par ces paroles prophétiques

« Alors, t'en verras d'autres. Ça ne fait que commencer. » En maintes occasions je devais me rappeler la grande perspicacité de cet homme simple et sage.

Le gardien du premier soir qui, pour rien, pour le plaisir de faire peur, avait promis à un jeune garçon de dix-huit ans la mort pour le lendemain matin, n'est pas sorti de mon souvenir.

Cette nuit-là me fit gagner plusieurs années. Peut-être devrais-je en être reconnaissant à ce zélé fonctionnaire ?



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Pierre LEFRANC – Premières résistances Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

Plus tard, parlant de ces modestes événements avec le général de Gaulle, il voulut bien me dire qu'à l'annonce de cette première manifestation ouverte de résistance, organisée et menée par des jeunes, il avait eu le sentiment d'une première réponse du pays, riche en promesses, et qu'il en avait ressenti de la joie.

Pendant que j'étais aux prises avec mon inquiétude, la famille, sans nouvelles mais sachant qu'on avait tiré, après avoir téléphoné à tous les hôpitaux, découpait des mitrailleuses en rondelles. Eh oui ! mon père, collectionneur invétéré, avait gardé toutes sortes d'objets de la guerre de 14-18 et nous trimbalions partout des caisses dites « des mitrailleuses » dont personne ne savait au juste ce qu'elles contenaient.

On les retrouva à la cave, on les ouvrit et l'on découvrit, effectivement, deux mitrailleuses protégées par une fine couche de graisse, entourées de leurs bandes de cartouches, en parfait état et ne demandant qu'à fonctionner.

Les Allemands menaçaient de la peine de mort qui gardait pistolets et fusils ; certes sur leurs avertissements ils n'avaient pas mentionné les mitrailleuses qu'ils estimaient sans doute peu répandues chez les particuliers, mais de là à penser qu'elles étaient autorisées ! Comment se débarrasser avec discrétion de ces engins ? L'opération présentait une certaine difficulté puisqu'on ne pouvait espérer passer inaperçu avec de telles mécaniques, même très soigneusement emballées, sur l'épaule ou sur le portebagage d'une bicyclette. L'entreprise se compliquait de la présence dans l'immeuble d'un groupe de soldats allemands qui assurait le service d'une pièce d'artillerie contre avions, installée sur le toit. Il fut décidé de procéder au démontage, et mon beau-père, disposant comme médecin d'un laissez-passer, irait la nuit jeter une à une les pièces dans la Seine. Dans ce but il avait acheté une série de petites valises en carton qui n'avaient l'air de rien.

Mais démonter des armes aussi compliquées n'est pas à la portée d'un oto-rhino-laryngologiste, même distingué. Mon malheureux beau-père entreprit donc de les scier.

L'acier des machines se révéla de première qualité, et au bout de deux nuits la pièce n'avait été entamée que de trois centimètres. Heureusement mon ami, le concierge voisin, ancien mitrailleur, voulut bien intervenir et, en un tour de main, mit la plus grosse des armes en pièces détachées après avoir tout simplement fait jouer deux clavettes. Mais il mit par mégarde le feu à un paquet couvert de poussière qui se trouvait là. C'était un stock de fusées de signalisation rassemblées vingt ans plus tôt par mon père... à toutes fins utiles.

Avant que l'opérateur ait pu intervenir le paquet était projeté au plafond et partait dans toutes les directions comme une guêpe folle sous un globe. De la cave zébrée d'éclairs rouges et verts s'échappa une épaisse fumée, le tout se produisant dans un bruit de locomotive lâchant toute sa pression. Le breveté mitrailleur crut qu'il était mort et ne s'étonna qu'à moitié d'avoir été expédié directement en enfer. Toutefois, apercevant le trou noir de la porte il s'y précipita à quatre pattes pensant qu'en ce lieu effroyable, comme ailleurs, la fortune devait sourire aux audacieux.

Il faut croire qu'une étoile nous protégeait, puisque les artilleurs allemands du dernier étage n'utilisèrent pas l'escalier pendant toute la durée du feu d'artifice.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours que l'on parvint à me localiser. Ceci ajouté à cela eut pour résultat que ces journées et ces nuits ne sont pas sorties de la mémoire des miens.

La doctrine officielle fut que les Allemands n'avaient pas tiré et la presse fit le silence sur l'événement.

Retour à l'École des Sciences Politiques

L'atmosphère à l'École des sciences politiques, rue Saint-Guillaume, était particulière et tranchait sur les dures réalités du temps. On aurait pu croire que rien ne s'était passé. Les dames du vestiaire recevaient avec le même sourire les traditionnels chapeaux noirs et parapluies. Les jeunes messieurs et les élégantes héritières affectaient, comme il convient, l'air pressé et concentré de personnes très préoccupées par ailleurs. Malheureusement, ce n'était pas de l'indépendance nationale dont on portait le souci, mais de quelque réception en cours d'organisation. Il se révélait peu convenable, et même déplacé, de parler des événements et les conversations portaient surtout sur la dernière pièce ou sur le plus récent film allemand. Plus souvent, il était question d'un oncle occupant une place importante à Vichy que d'un cousin ayant rallié la France Libre.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Pierre LEFRANC – Premières résistances Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"

Quant aux cadres et professeurs, si la suite devait montrer que certains allaient jouer un rôle important dans les mouvements clandestins, à l'automne 1940, ils apparaissaient tous comme des partisans convaincus du nouvel ordre établi.

A ma sortie de prison, je fus convoqué par quelque directeur. Ce redoutable personnage, très imbu de lui-même, me laissant debout malgré ma jambe abîmée, fit remarquer que j'avais manqué quelques conférences obligatoires et me pria de lui en donner la raison qu'il connaissait fort bien. A cet âge on est facilement impertinent et je lui fis une réponse dans le genre : « Permettez-moi de vous rappeler, monsieur, que la France est occupée. C'est pour protester contre cet état de fait que j'ai manqué le cours de Monsieur X. sur l'éveil des nationalités au XIX^e siècle et celui de Monsieur Z. sur l'œuvre coloniale de la III^e République... » Je fus interrompu par un : « Quittez ce ton ridicule et ne faites pas le malin », mots péremptaires suivis d'un long sermon sur le thème : le maréchal Pétain sait mieux que vous ce qui est bon pour la France. « Vous n'avez qu'un devoir, c'est d'obéir et de cesser vos gamineries. » Ensuite, je reçus quelques conseils sur la façon de tenter de rattraper le précieux enseignement perdu ; enfin, sur le pas de la porte on me signifia qu'à la prochaine incartade je serais renvoyé.

Cette école, dont la vocation commandait qu'elle fût l'avant-garde de la lutte contre l'occupant, se soumit donc, sans perdre une minute et, à quelques exceptions près, demeura dans le conformisme, la réserve et l'expectative alors qu'il me semblait sur le moment — et qu'il m'apparaît encore aujourd'hui — qu'elle eût dû constituer le premier foyer de l'insoumission. Ne prétendait-elle pas fournir les élites qui assureraient l'avenir du pays ? Rien n'eût été plus profitable pour la France que son interdiction par les Allemands et la persécution de ses enseignants. On en parlerait encore aujourd'hui avec autant de fierté que des combats de Bir-Hakeim ou de la prise de Strasbourg. Hélas ! Les maîtres vinrent régulièrement professer des théories ultra-respectueuses du pouvoir collaborateur, et les élèves prirent sagement leurs notes en rêvant de la jaquette qu'il leur faudrait revêtir le jour du concours des Affaires étrangères. Aussi, à la Libération, l'école disparut-elle sous la forme privée, ce qui ne se serait sans doute pas produit si elle avait su être le dernier refuge de l'indépendance nationale.

Je n'eus guère de contacts avec mes condisciples de la rue Saint-Guillaume. Ils étaient trop absorbés par la remise en route de leur vie mondaine.

Toutefois, je fis connaissance d'un garçon riche et distingué, tout proche parent d'un grand chef dont le nom avait été souvent prononcé à l'occasion des combats qui précédèrent la défaite. Son prestige était réel, d'autant qu'on le savait pris de passion pour l'une de nos camarades et qu'un grand amour ennoblit toujours sa victime.

Il vint à moi parce qu'il connaissait mon aventure et qu'il se trouvait en proie à des doutes. Naturellement, il subissait l'attrait du nouveau régime parce qu'il lui paraissait tout à fait comme il faut, que nombre de ses proches y occupaient de hauts postes et que l'éclat du pouvoir le fascinait mais il se posait quand même des questions, ce qui était méritoire.

Je tentai de l'amener à mon point de vue ; malheureusement, le terrain que je gagnais se trouvait, entre deux entretiens, repris par son entourage.

Un soir, je crus bien avoir gagné. Il venait d'apprendre que la construction du Méditerranée-Niger avait été suggérée par un sien parent avec l'arrière-pensée de liquider un stock de rails, refusés jusqu'alors par les chemins de fer français. Il était écœuré par la rapacité, par l'égoïsme et l'hypocrisie de son milieu, et près de reconnaître que la Révolution nationale n'était qu'une vaste duperie.

J'étais à la veille de me rendre en zone libre et le pressai de partir avec moi. Il me dit presque oui et me demanda quelques jours de réflexion.

Le destin voulut que je me trouvasse dans l'impossibilité de retarder mon départ. Ce fut un grand malheur. Repris par sa famille et son milieu, il devait, fidèle à sa volonté d'engagement, rejoindre la Waffen SS, se battre avec elle en Russie et, hélas ! porter les armes contre les maquis. Pour lui, la France qu'il aimait et qu'il avait cru servir, fut définitivement perdue.

A la Libération, une amie commune me demanda de témoigner pour lui.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

**Pierre LEFRANC – Premières résistances
Texte extrait de l'ouvrage "Le vent de la Liberté"**

Témoigner de quoi ? Qu'il avait été poussé par de bonnes intentions, qu'on l'avait trompé, qu'il ne manquait pas de courage, que chacun peut commettre des erreurs, que les fautes de jeunesse doivent être pardonnées ! Tout cela aurait pu être dit par moi avec sincérité sans porter atteinte à la mémoire de mes camarades sur lesquels, revêtu d'un uniforme allemand, il avait tiré. Mais alors, il faudrait toujours pardonner. Les causes qui transforment un individu en criminel existent toujours, ne peuvent-elles pas, chaque fois, être invoquées comme excuse ?

Ce garçon et moi aurions pu nous trouver face à face. Non pas en ayant été contraints par d'autres mais, tous deux volontaires, pour l'avoir voulu. Le fossé n'en était que plus profond.

Je me demandais quelle attitude prendre.

Au moment de son procès, j'étais absent de France et j'écrivis une lettre qui voulait dire à peu près ceci : quand je le connus il ne volait pas, il ne violait pas et il aimait son pays. Il n'y avait de valable dans ce témoignage que la mention sous la signature : Ancien officier des Forces Françaises Libres et l'énumération de mes décorations. Mais je ne pus écrire les mots qui auraient signifié que j'avais oublié ou pardonné.

Dès que la contrainte des signatures quotidiennes puis hebdomadaires fut levée, je décidai de passer en zone libre. Un ami m'avait assuré que des organisations se mettaient sur pied.

C'est à Montpellier, ville universitaire d'apparence paisible et même indolente, que j'ai mes premiers contacts avec le mouvement « Combat » et son chef local, Tristan.

Texte de Pierre LEFRANC